

Les langues égyptiennes à l'époque amarnienne : Point de révolution sous le soleil d'Aton

St. Polis (F.R.S.-FNRS – ULg) & J. Winand (ULg)

La période amarnienne est régulièrement caractérisée comme le moment de toutes les innovations en Égypte ancienne — il n'y avait dès lors guère de raison pour que la sphère linguistique échappe à cette tendance. Pourtant, comme souvent lorsque l'on regarde les choses d'un peu près, il apparaît que cette époque n'a pas proprement innové en la matière, mais a plutôt cristallisé un certain nombre de traits qui s'étaient déjà révélés plus tôt au cours de l'évolution de la langue égyptienne à travers temps et registres d'expression¹.

Afin de cerner les phénomènes langagiers en présence à l'époque d'Akhénaton, il convient dans un premier temps de planter quelques grands jalons : l'histoire de la langue égyptienne est traditionnellement divisée en cinq « états de langue », repris dans le tableau suivant (qui s'en tient à une présentation de la succession idéalisée de ces derniers) :

Dyn.	Périodes	Dates approximatives		Langue vernaculaire	Langue de prestige
Époque prédynastique					
0-2	proto-dyn.	3000-2650			
3-6	Anc. Empire	2650-2150	Ég. I	a n c i e n	é g y p t i e n
7-11 ⁱⁿ	1 ^{re} Pér. Interm.	2150-2040		↓	↓
11 ^{out} -12	Moy. Empire	2040-1780		moyen égyptien	égyptien classique
13-17	2 ^e Pér. Interm.	1780-1550		↓	↓
18-20	Nouvel Empire	1550-1070	Ég. II	néo-égyptien	égyptien de tradition
21-25	2 ^e Pér. Interm.	1070-664		↓	↓ <hr style="border: 2px solid black;"/>
26-30	Basse Époque	664-323		démotique	
Ép. gréco-rom.		323a-395p		↓	
Ép. byzantine		395-640		copte	

Fig. 1. Évolution de l'égyptien ancien

L'égyptien de la première phase (Ég. I) comprend l'ancien égyptien, essentiellement la langue de l'Ancien Empire, et le moyen égyptien, état de langue qui s'affirme au cours de la Première Période Intermédiaire et constitue la variété du Moyen Empire. Cette dernière connaît une variante, l'égyptien classique, *grosso modo* réservée aux textes à vocation

¹ Sur la propagation des innovations linguistiques en fonction des « *Textsorten* », voir en particulier Fr. Junge (1984) et P. Vernus (1996).

littéraire ou relevant des sphères royales et religieuse. Il faut en effet savoir que, dès le milieu de la XII^e dynastie, on observe un processus de canonisation du moyen égyptien qui va s'imposer de manière durable comme une langue relevant des registres prestigieux ; c'est ce processus (qui va de paire avec des phénomènes de sélection et de figement) qui mènera à la constitution rapide du fonds de ce que l'on appelle l'« égyptien classique ».

Avec le temps, l'existence de cette langue — dont le caractère artificiel grandira à mesure que la langue parlée évolue — finira par créer une véritable diglossie chez les locuteurs aptes à manier, à côté de leur langue vernaculaire, une langue savante, réservée pour des usages particuliers. Dès la fin de la XVII^e dynastie, cet état diglossique est tel qu'il est désormais légitime de parler d'« égyptien(s) de tradition », selon l'appellation forgée par P. Vernus pour qualifier la langue mimétique employée dans les registres élevés propres aux documents qui s'insèrent de près ou de loin « dans une vision religieuse du monde ».

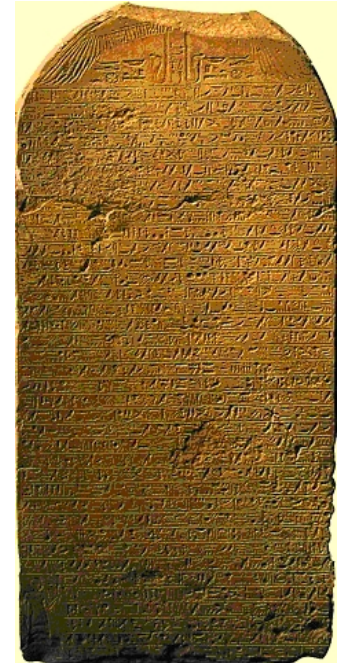


Fig. 2. Stèle de Kamosis

À partir de cette époque, nous avons conservé des textes, telle la célèbre Stèle de Kamosis, qui, par les graphies employées, l'apparition de formes ou constructions nouvelles ainsi que la recatégorisation fonctionnelle de constructions de l'égyptien classique, montrent sans doute aucun que la langue vernaculaire a considérablement évolué. Les traces de cette évolution se font plus sensibles encore dans plusieurs documents de la première moitié de la XVIII^e dynastie, au nombre desquels les discours tenus par les travailleurs (« *Arbeiterreden* ») dans les tombes de notables de cette période méritent une mention plus particulière. Dans la planche reproduite ci-dessous, montrant une paroi de la tombe de Pahéri (El Kab, règne de Thoutmosis I^{er}), les discours des ouvriers contiennent déjà nombre de traits typiques du néo-égyptien, comme le pronom personnel du présent I (*sy* [3SG.F] et *twtw* [NEUTRE]) ou l'article défini (*p3* [M.SG], *t3* [F.SG] et *n3-n* [PL]).

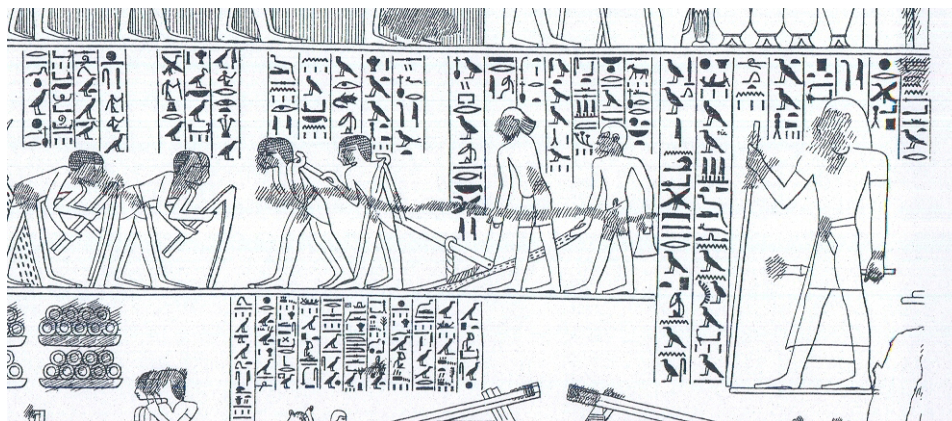


Fig. 3. Tombe de Pahéri à El Kab

Mais c'est sous les règnes d'Hatchepsout et de Thoutmosis III que nos sources montrent un recours beaucoup plus systématique au néo-égyptien : cela vaut autant pour les documents de l'idéologie au sens large, dont l'égyptien de tradition se teinte de traits novateurs (voir les tombes de Rekhmirê et de Sennefer, les discours tenus par les soldats dans le récit de l'expédition de Pount au temple de Deir el-Bahari, ou encore quelques passages des *Annales* de Thoutmosis III), que pour les textes de la pratique entièrement rédigés dans ce nouvel état de langue (notamment la correspondance, mais il faut également citer les fameux ostraca retrouvés aux abords de la tombe de Sénenmout). Ces deux règnes constituent ainsi une étape décisive, bien que liminaire, dans la tendance de l'écrit à s'ouvrir, tant au niveau du code graphique qu'au niveau du code linguistique, à des évolutions qui étaient présentes depuis longtemps dans la langue parlée.

Cette tendance se renforcera progressivement. L'utilisation du néo-égyptien dans les différentes sphères de l'écrit sera définitivement légitimée sous Aménophis IV – Akhénaton. En effet, la révolution culturelle de l'époque amarnienne s'accompagne indéniablement d'une extension du néo-égyptien à des registres d'expression nouveaux : en dehors des lettres — où apparaissent, précisément à cette période, les premières occurrences de formules épistolaires qui seront d'usage à l'époque ramesside qui suit —, des sources documentaires et des textes juridiques, il est employé sur les monuments officiels émanant de l'autorité royale. En sus de la titulature royale elle-même, le plus bel exemple en la matière est sans aucun doute fourni par les stèles frontières qui marquaient les limites du domaine royal d'Amarna (voir fig. 4).



Fig. 4. Stèle frontière d'Amarna (U)

Le néo-égyptien est également présent dans les textes funéraires des tombes d'Amarna (que ce soit sous la forme d'expressions néo-égyptiennes insérées dans un texte dont la structure

demeure globalement celle de l'égyptien de tradition ou sous la forme de passages faisant presque complètement place aux traits novateurs de l'état de langue émergent), mais son emploi demeure limité ; en effet, le programme iconographique des tombes a alors pour centre d'attention le roi, sa famille et Aton et vise avant tout à mettre en valeur les charges et bienfaits du propriétaire à leur égard, si bien qu'il ne reste que peu de place pour des *Rede und Rufe* qui nous donneraient pleinement accès à une forme proprement vernaculaire de la langue de l'époque. Une exception notable — datant du règne d'Amenhotep IV et significativement localisée à Thèbes — est la tombe de Parennefer qui, quoique retenant des éléments de la langue classique, fait largement place aux éléments novateurs du néo-égyptien (voir Silverman 1991) :



Fig. 5. Tombe de Parennefer (TT 188 = N.G. Davies, dans *JEA* 9, 1923, pl. xxv)

*wdpw-nsw.t, w^cb^c.wy, hsy mr nb-t3.wy [...], dd=f : ir p3 R^c, sw rh.w p3 hnwty nty
hr rdi.t hr=f n htp-ntr, hr ir p3 hnwty nty (n)n sw hr rdi.t hr=f n htp-ntr n p3 itn,
hr-di=f sw m dr.t=k, p3 wnn h3.tw b3k n ntr nb m [i]p.[t], h3.tw n p3 itn m wbn*

L'échanson royal aux mains pures, celui que loue et aime le Maître du Double Pays, [Parennefer, le juste de voix], il dit : « Prê, il connaît l'employé qui porte son attention à l'offrande divine et, celui qui n'accorde pas son attention à l'offrande divine d'Aton, il le soumet inéluctablement à ton autorité ; le fait est

que l'on mesure la production destinée à l'ensemble des dieux au moyen de l'*oipé* [unité de mesure], alors que l'on mesure pour Aton sans compter. »

Comme on peut le constater, il serait abusif de considérer que le néo-égyptien naît avec la période amarnienne. En revanche, c'est bien à cette époque que l'usage de ce nouvel idiome s'est étendu à des catégories de textes où il n'avait encore jusque-là jamais été utilisé. Le règne d'Akhénaton inaugure de la sorte une situation nouvelle dans l'emploi des langues en Égypte ancienne où la production écrite se partagera désormais entre deux pôles : celui des textes rédigés dans une langue proche de l'usage oral (néo-égyptien, puis démotique) et celui des textes imitant l'usage ancien de l'égyptien de la première phase (ancien et moyen égyptien).

Annexe. On trouvera ci-après quelques traits par lesquels le néo-égyptien se démarque de l'égyptien de la première phase pouvant servir de repères linguistiques généraux au lecteur :

- tendance à dissocier les éléments morphologiques des informations lexicales tant au niveau du syntagme nominal (avec, notamment, une évolution drastique du système de définition) qu'au niveau du syntagme verbal ; dans ce dernier cas, on observe le développement de l'auxiliaire *iri* « faire », qui porte les marques morphologiques de la conjugaison et régit une forme infinitive :

1 : *pr nb=i* égyptien I
 maison maître=PR.SUFF:1SG
p3 pr n p3y=i nb néo-égyptien
 ART.DÉF:M.SG maison GÉN ART.POSS=1SG maître
 « la maison de mon maître »

2 : *irr-t* égyptien I
 faire\PART.INACC-FÉM
t3 ntt hr ir.t néo-égyptien
 ART.DÉF:F.SG PR.REL:F.SG sur faire\INF
 « celle qui fait »

- les évolutions qui interviennent au sein du syntagme nominal ainsi que dans la morphologie verbale participe d'un changement typologique important dans l'ordre des constituants de la proposition (bien que l'on reconnaisse aujourd'hui qu'il convient d'en relativiser la portée) : la morphologie *suf*-fixale est largement remplacée par une morphologie *pré*-fixale si bien que l'égyptien passe d'un ordre général non marqué VS (verbe – sujet) à un ordre SV (sujet – verbe) :

3 : (...) *ir.n=f n=i st* égyptien I
 faire\PASSÉ=3M.SG pour=1SG PR.DÉP
 (...) *iw=f hr ir.t=f n=i* néo-égyptien
 AUX.SÉQ.PASSÉ{=3SG.M } faire\INF=le pour=moi
 « (...) et il le fit pour moi »

- marquage explicite des relations syntaxiques : d'une manière générale, on observe un accroissement de l'utilisation de marqueurs syntaxiques spécifiques avec un passage de la parataxe à la subordination et à la séquentialité marquées :

4 : *iw sdm.n=i dd.t.n n=i nb=i,* égyptien I

ir.n.i st,

hz.n wi nb=i hr=s wr.t zp-2



sdm=i p3 dd p3y=i nb n=i néo-égyptien

iw.i hr ir-t=f


iw p3y=i nb hr hz-t=i hr=f r-wr.t zp-2

« j'ai entendu ce que mon maître m'a dit, je l'ai fait, mon maître m'a grandement loué pour cela »

- organisation de la prédication selon un système qui délaisse les oppositions aspectuelles au profit d'un système fondé sur des oppositions temporelles ; p.ex., là où le moyen égyptien distingue deux formes de l'inaccompli, un inaccompli général (*iw=f ir=f st r^c nb* « il le fait chaque jour ») et un progressif (*iw=f hr ir.t=f* « il est en train de le faire »), le néo-égyptien ne conserve plus qu'une seule forme au positif, laquelle couvre désormais tout le champ de l'inaccompli (*sw hr ir.t=f* « il le fait [habituellement] / il est en train de le faire ») ; comme souvent dans les langues du monde, il en va autrement à la polarité négative : le néo-égyptien distingue clairement la négation du progressif (*bn sw hr ir.t=f* « il n'est pas en train de la faire ») de la négation de l'inaccompli (*bw ir=f ir.t=f* « il ne le fait pas [habituellement, généralement, normalement] »).
- évolution phonologique avec répercussion sur les graphies : l'écart entre les graphies héritées du moyen égyptien et la prononciation du Nouvel Empire a parfois entraîné des modifications profondes dans l'écrit : un exemple topique pour les classes verbales est la chute du *aleph* médian des verbes à trois radicales, ce qui peut parfois être répercuté dans la norme écrite :

ex. 5 :  *h3b* « envoyer » parfois écrit  *hb*. Comme le verbe s'est conservé en copte sous la forme **ϣⲟⲃ** (*hōb*), on en conclut que la non-écriture du *aleph* est significative et qu'elle signale bien la disparition de la glottale.

- Le néo-égyptien conserve bien sûr la majorité du stock lexical de la première phase. On notera toutefois les trois phénomènes suivants :
 - modification du sens de mots déjà présents dans le lexique : *šri* « petit » > « fils » (cf. copte **ϣⲏⲣⲓ**) ;
 - apparition de mots nouveaux : *d3d3* « tête », qui remplace l'ancien mot pour désigner la tête : *tp* ;
 - emprunts au lexique sémitique, qui est le résultat de l'intensification des contacts entre l'Égypte et le couloir syro-palestinien au Nouvel Empire. Ces

emprunts sont généralement signalés par une graphie spéciale, appelée « écriture syllabique » : *mrkb.t* « char » 

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Pour une introduction générale à la langue égyptienne :

FR. JUNGE (1984), *s.v. Sprache*, dans *Lexikon der Ägyptologie*, vol. V, p. 1176-1211.

P. VERNUS (1988), *L'égypto-copte*, dans *Les langues dans le monde ancien et moderne. Troisième partie : les langues chamito-sémitiques. Textes réunis par David Cohen*, sous la direction de G. PERROT, Paris, p. 161-206.

A. LOPRIENO (1995), *Ancient Egyptian. A Linguistic Introduction*, Cambridge.

Sur les textes amarniens et la langue « amarnienne » :

FR. BEHNK (1930), *Grammatik der Texte aus el Amarna*, Paris. [seule étude grammaticale « exhaustive » produite à ce jour sur les textes de l'époque amarnienne]

M. SANDMAN (1938), *Text from the Time of Akhenaton*, Bruxelles (= *BiAeg* VIII). [recueil de textes hiéroglyphiques de l'époque d'Akhénaton]

B. KROEBER (1970), *Die Neuägyptizismen vor der Amarnazeit. Studien zur Entwicklung der ägyptischen Sprache vom Mittleren zum Neuen Reich*, diss. Tübingen. [importante étude abordant la question du développement des traits néo-égyptien avant l'époque amarnienne]

SHl. ISRAELI (1984), *A Grammatical Analysis of the First 23 Pages of the El Amarna Texts: Bibliotheca Aegyptiaca VIII*, dans *Papers for Discussion* 1, p. 278-302. [traduction et commentaire grammatical des 23 premières pages de l'un des grands recueils modernes rassemblant des textes hiéroglyphiques de l'époque amarnienne]

O. GOLDWASSER (1991), *On dynamic Canonicity in Late-Egyptian: The Literary Letter and the Personal Prayer*, dans *LingAeg* 1, p. 129-142.

D.P. SILVERMAN (1991), *Texts from the Amarna Period*, dans *Lingua Aegyptia* 1, p. 301-314. [disponible en ligne : http://wwwuser.gwdg.de/~lingaeg/pdfs/LingAeg_01-p301-314.pdf]

W.J. MURNANE & CH.C. VAN SICLEN III (1993), *The Boundary Stelae of Akhenaten*, Londres – New York. [édition synoptique, traduction et commentaire des stèles frontières]

W.J. MURNANE (1995), *Texts from the Amarna Period in Egypt*, Atlanta (= *Writing from the Ancient World* 5). [recueil de textes traduits datant de l'époque amarnienne]

J.-M. KRUCHTEN (1999), *From Middle to Late Egyptian*, dans *Lingua Aegyptia* 6, p. 1-97.

Sur le phénomène de diglossie au Nouvel Empire, on verra :

P. VERNUS (1996), *Langue littéraire et diglossie*, dans A. LOPRIENO [éd.], *Ancient Egyptian Literature. History and Forms*, Leyde (= *PdÄ* 10), p. 555-564.

A. LOPRIENO (1996), *Linguistic Variety and Egyptian Literature*, dans A. LOPRIENO [éd.], *Op. cit.*, p. 515-529.

Les deux ouvrages de référence en langue française pour le néo-égyptien sont :

J. WINAND (1992), *Études de néo-égyptien, I. La morphologie verbale*, Liège (= *Ægyptiaca Leodiensia*).

FR. NEVEU (2004), *Grammaire du néo-égyptien : la langue des Ramsès*, Paris.